

Une s'endort, une autre oubliée, et la dernière se souvient.

Un cercle de curieux s'était formé, qui lentement se défaisait. La voisine portoricaine, celle-là même dont Claude avait parfois gardé les enfants, le temps qu'elle coure au supermarché échanger ses coupons alimentaires, la fixa tristement, murmurant :

-Es la vieja mujer del quinto piso...

Mais Claude n'entendait plus. Le trottoir fondait sous ses pieds. Les immeubles décrépits de la 144e rue se brouillaient, disparaissaient derrière un écran de larmes, comme submergés par un raz-de-marée vengeur qui emportait aveuglément tout New York, appartements luxueux et boîtes de strip-tease miteuses, businessmen et junkies, Portoricains et Haïtiens, enfin unis dans un torrent brun de misère d'où émergeait ici une cabine téléphonique, là, une enseigne au néon aperçue mille fois, plus loin, un taxi jaune...

-Taxi!

Claude n'était jamais montée dans un taxi. La voiture fendait les flots, qui déjà commençaient à reculer, laissant place aux rues familières, pourtant si différentes vues sous cet angle nouveau. Elle savait que tout allait changer.

Véra était en vie. Selon le docteur Hayek, homme comparable à une encyclopédie médicale par son inertie et l'incompréhensibilité de son discours, la fin approchait cependant. Claude lui rendait visite tous les jours. Elles discutaient de choses et d'autres, mais surtout elles écrivaient. Véra, quasi ensevelie sous des publications diverses, dictait des articles que Claude notait sur un cahier à spirales qu'elle livrait ensuite au journal. Insidieusement, morphine aidant, une dose de fiction s'était diluée dans les écrits, si bien que le journal avait suggéré à Claude de participer plus activement à leur rédaction en filtrant leur contenu. Ainsi était né un nouveau cahier, vert comme l'espoir, celui-ci dédié aux

réminiscences terminales de l'infatigable guerrière, à ses batailles, à ses amants éconduits, à sa vie. Lentement, Véra s'endormait, fermait les yeux sur ce monde injuste et le rêvait meilleur, pendant que Claude s'éveillait au cri de la misère. Sa passion pour l'écriture renaissait, plus forte d'une cause. Bien que le journal eut commencé à la rémunérer pour son excellent travail, elle continuait d'aller chez Elinor tous les matins et lavait, frottait, repassait sa douleur de voir partir son amie. Puis, l'inévitable arriva.

En quittant l'hôpital très tôt ce matin-là, séchant ses larmes du revers de sa manche, Claude se promit de faire publier la vie de Véra. Un autobus ensommeillé l'emmena vers les quartiers riches. Elle trouva Elinor assise devant son petit déjeuner, absorbée par le *Times*. Claude déposa devant elle un manuscrit, s'assit à la table et lui raconta ses aspirations. Allait-elle même oser lui demander...? Oui, elle osa. L'écrivaine, en juge suprême, parcourut des yeux les sentiers tortueux d'une vie consacrée à la cause noire, bordés d'arbres sanguinolents du Vieux Sud dont les fruits étrangement tuméfiés restent éternellement suspendus aux branches ¹. Elinor, de glace, se leva et posa sur sa femme de ménage ce regard familial lourd d'une compassion refroidie par les vents atlantiques.

- Lave, frotte, repasse, arrose les plantes. En partant n'oublie pas le verrou de sûreté, c'est très, très important.

Claude se leva à son tour, reprit son cahier, s'enveloppa d'une dignité jusqu'à présent ravalée, et, sous le regard inquiet d'Elinor, quitta l'appartement, refermant doucement la porte derrière elle. Non, Claude ne laverait plus, ne froterait plus. À partir de ce jour, elle écrirait.

1. Référence à la chanson *Strange Fruit* (1937), écrite par Abel Meeropol et popularisée par Billie Holiday.